

Il est des choses avec lesquelles nous n'aimons pas à plaisanter; aussi goûtons-nous peu les plaisanteries faites, par d'autres, sur des sujets qui sont l'objet du respect de la multitude; Nous avons peine à croire pourtant qu'un compte rendu que nous avons lu, d'une cérémonie du caractère le plus grave ait été rédigé sérieusement par le chroniqueur, lorsqu'il affirme que "13000 personnes sont venues verser une larme pour 14.000 victimes" les 11 d'une larme par victime. Il assure aussi avoir vu brûler "du feu triste et noir." Un feu triste nous connaissons cela, à une époque où le bois est si cher et où malgré la rigueur de la température nous n'avons dans notre poêle que quelques maigres tisons; mais noir c'est plus rare.

Et cent autre choses qui sont peut-être dites de bonne foi, mais qui n'en produisent pas moins l'effet le plus burlesque.

Il y a loin de ce style à celui de la brochure sur LA GUERRE AMÉRICAINE. Bien que nous n'ayons que peu de sympathie pour le Nord, nous n'avons pu nous empêcher d'admirer la clarté de l'idée développée, la netteté, la correction et la puissance de l'expression.

Puisque nous faisons une excursion à travers les journaux et les livres, nous allons mentionner en passant un article du Courrier d'Ottawa intitulé: *Notre littérature et la France*; le passer sous silence serait lui faire une injustice à laquelle nous ne saurions nous résoudre.

L'auteur, M. A. C., nous apprend que: *depuis notre épanouissement au soleil de la littérature (?) on nous lit sur les bords de la Seine, et il affirme même qu'on nous lit plus à Paris qu'à Québec!*

Attrapez Québécois!

Or, savez-vous ce qu'on lit sur les bords de la Seine et plus à Paris qu'à Québec?—Non—Eh! bien c'est le volume de poésie sous le titre *Mes Loisirs!!!*

Monsieur A. C. déplore plus loin l'accueil froid et peu sympathique que l'auteur a trouvé auprès du public Canadien et pense que c'est pour cela que le poète ne nous a plus fait entendre "un seul accord de sa lyre (?)" Nous croyons nous, que M. L. H. Fréchet n'ayant jamais eu que des loisirs; aurait fort à faire s'il devait les publier, tous et qu'il fait aussi bien de s'en tenir là. Nous savons de plus qu'il est rongé par le remords d'avoir écrit *Poutré* et que le chagrin qui le mine ne lui permet pas de jouer d'aucun instrument, pas plus la lyre, (dont il n'a jamais eu la méthode) que la trompette embouchée par son frère à la tête de sa compagnie. Quant au témoignage de M. Victor Hugo; il eut été difficile au poète de Jersey de ne pas approuver des vers de la plupart desquels il est l'auteur.

Allons! Monsieur A. C., ne vous fâchez pas, nous plaisantons, si vous voulez faire du panégyrique, à votre aise; mais faites en dans une juste mesure pour ne pas tomber dans le ridicule de l'exagération; vous avez l'air de vouloir monter les petits sur un piédestal pour qu'ils puissent atteindre à la hauteur des autres. Certes le Canada a produit d'excellents volumes, mais il est absurde de prétendre que *Les Loisirs* tiennent la tête et avant de citer leur auteur, vous aviez cent noms remarquables à publier et que vous semblez ignorer.

Il y a dans les poésies modernes une foule de lieux communs dont on fait un tel abus, dit *Ludovic Lalanne* qu'un homme d'esprit devrait s'abstenir à jamais de les répéter. C'est ici ou jamais le cas d'en rappeler quelques uns.

Celui-ci, par exemple qu'on ne manque jamais de citer et commis par BOILEAU (satire X).

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Ces vers passent pour renfermer une pensée profonde, nous l'admettrons volontiers, mais pas avant qu'on ne nous ait expliqué ce que c'est qu'une île sans bords.

Cet autre qu'on attribue au même auteur, bien que nous l'ayons en vain cherché dans toutes les éditions:

La critique est aisée et l'art est difficile.

Ce qui n'est pas exact non plus, car quelquefois la critique étant meilleure que ce que l'auteur inconnu appelle l'art, elle est plus difficile et dans tous les cas elle n'est jamais aisée, même lorsqu'elle est mauvaise.

Et l'épigraphe si chère au Franco-Américain de New-York, donc:

Castigat ridendo mores,

Et cet autre si souvent modifié, qu'on ne sait plus en retrouver la forme primitive:

Le père } en { prescra } la lecture à { son fils,
L'époux } { défendra } { sa femme,
La mère } { permettra } { sa fille.

Et cent mille autres redites dont sont farcis certaines gens, qui en usent à tout propos, finissent par imposer aux sots qui les écoutent et par passer pour spirituels, alors qu'ils sont tout au plus dignes de trôner sur le bâton du *Perroquet*.

Votre serviteur,

JACQUOT DU PERCHOIR.

LES GRAINS D'ELLEBORE. (*)

AVIS A MES CONTEMPORAINS.

A vingt ans il se crut poète
Et fit des vers, Dieu sait comment!
C'était mon ami, je regrette
De lui parler trop franchement,
Mais s'il voulait rimer encore
J'oserais lui dire, entre nous:

"Prenez quatre grains d'Ellébore,"
"Au temps jadis ainsi l'on guérissait les fous."

Il se mêla de politique,
Il voulut sauver son pays,
Au début de la polémique
C'est le moins qu'il se crut permis.
Les périls, les maux qu'il déplore
L'ont rendu sinistre, jaloux:

"Prenez quatre grains d'Ellébore,"
"Au temps jadis ainsi l'on guérissait les fous."

Il cherche au fond de plus d'un verre
Son avenir et son passé,
Mais il vit triste et solitaire,

(*) On sait qu'anciennement on attribuait à cette plante la vertu de guérir la folie.

Amours, plaisirs l'ont délaissé,
Bacchus qu'en vain sa voix implore
Lui répond: "Cher c'est fait de vous!"
"Prenez quatre grains d'Ellébore"
"Au temps jadis ainsi l'on guérissait les fous"

Et telle est la piteuse histoire
D'un quidam que vous connaissez.
C'est triste, mais il faut y croire,
Les faits parlent...c'en est assez,
S'il meurt nous redirons encore
Pour le bien de chacun de nous:
"Qui n'a pas besoin d'Ellébore?"
"Au temps jadis ainsi l'on guérissait les fous."

Car les fous sont race nombreuse,
Les fous sont rois de l'univers
Qui roule en une ère fiévreuse
Et, partant, va tout de travers,
En attendant la douce aurore,
Qui devra nous éveiller tous,
"Prenons, Prenons de l'Ellébore"
"Si cela peut guérir ce qui reste de fous."

DIAVOLO.

EDILITE MONTREALAISE.

Qui n'a éprouvé maintes fois le bonheur qu'il y a, même sans être positivement paresseux, à rester au lit la grasse matinée!

Vous savez que des intérêts graves vous réclament, des affaires importantes souffrent du retard que vous y apportez, et cependant un mauvais conseiller, votre oreiller, vous souffle à l'oreille des tentations irrésistibles de flânerie, vous vous adressez des reproches, vous vous traitez de fainéant, vous vous faites violence même, mais en vain, le tentateur l'emporte, et vous vous enfoncez avec bonheur tout au fond de vos couvertures.

Vous voyez dans une demi-somnolence passer et repasser comme un cortège fantastique, les nombreuses occupations auxquelles vous devez donner vos soins, et votre imagination les revêt de formes grotesques qui vous font sourire.

Vous éprouvez dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, une béatitude dont rien ne saurait vous arracher.

Cependant, au dehors tout se meut, que vous importe l'agitation de la rue, votre inaction est si douce! Vos volets sont clos, une demi-obscureté règne dans votre chambre à coucher, pourtant un rayon de soleil, tranchant comme la lame d'un sabre, s'est indiscrètement faulcé jusque sur votre courte-pointe, prenez garde, il se fait tard! Bah! vous entrouvrez la paupière et c'est encore avec bonheur que vous regardez danser les atomes dans ce rayon égaré; quelle bonne chose que la flânerie!

Tout semble vous engager à vous dorloter dans votre dodo. La monotonie même du tic-tac de votre pendule vous berce mollement. Quant tout-à-coup ding ding elle se met à sonner. Vous comptez.... huit! vous êtes inquiet!..... neuf!..... vos cheveux se dressent..... dix! malheur! il est dix heures!

Dix heures! vous vous jetez à bas du lit! hélas trop tard! Il est trop tard!

repas tantôt à tel café, tantôt à tel restaurant de premier ordre, suivant son caprice.

— J'en serai quitte pour envoyer ma provende chez un ami, reprit-il.

A peine entré, il hésitait. Il y avait un magnifique brochet échoué sur un banc de glace comme une baleine sur les mers polaires; mais quoi! un poisson, c'est bien vulgaire. On lui montrait des chapelets de coqs de bruyère: cette espèce ne vaut rien pendant les grandes chaleurs. Il se remit à lorgner, et, tout à coup:

— Un panier de pêches, s'écria-t-il, des primeurs! cela est de nature à être offert galamment à tout le monde.

C'était, en effet, treize magnifiques pêches de Malte, recouvertes d'une peau dorée, légèrement rougissantes; il n'y avait pas vingt minutes qu'elles étaient arrivées par les messageries de Marseille.

— Combien ce panier de pêches? demanda le découvert sans ôter son cigare de sa bouche.

— Ce sont les seules de ce genre qu'il y ait à cette heure à Paris, répondit le marchand.

— Combien les vendez-vous?

— Trois cents francs.

Du Roseray jeta quinze louis sur le comptoir.

— Ou faut-il envoyer le panier? demanda le marchand.

— Au fait, je n'y ai pas encore pensé, reprit le lion en se parlant à lui-même. Et après avoir fait un léger effort: Me voilà bien en peine vraiment! Il faut mettre les pêches dans une jolie corbeille en bois des îles, renouveler les feuilles de vigne qui les séparent et envoyer le tout à Mlle Mariette, de l'Opéra. Voici ma carte, qu'on placera dans le fond du panier.

— Cela suffit, monsieur.

Au bout de quelques instans, on sonnait chez celle qu'il avait désignée sous ce nom: Mademoiselle Mariette, de l'Opéra.

Cette Mariette, était en 1836 une des jeunes danseuses qui imitaient de loin Taglioni et Fanny Ellsler. Mlle Mariette recevait donc beaucoup d'hommages.

Il nous suffira de noter que Du Roseray était du nombre des admirateurs de la petite danseuse.

Mlle Mariette était justement dans son cabinet en train d'étudier un pas nouveau.

— Madame, vint lui dire Brigitte, sa camériste, variété de chat botté à ses ordres, voici un panier de pêches que M. Du Roseray vous envoie.

Un panier de pêches de Malte, des pêches au mois de juillet, quand il n'y en avait probablement pas chez le baron de Rothschild, et assurément point chez le roi, c'était une de ces attentions délicates auxquelles une femme est toujours sensible, cette femme fût-elle une danseuse d'Opéra.

— Ce Roseray est le plus charmant des hommes; il mériterait d'avoir toujours vingt ans, répondit la sylphide après avoir jeté un premier coup d'œil sur la corbeille.

Cependant, ce premier mouvement de satisfaction passé, la belle enfant laissa tomber sa jolie tête sur l'une de ses mains et réfléchit.

(La suite au prochain numéro.)

PHILIBERT AUDEBRAND.

Le PERROQUET est à vendre chez M. WM. DALTON, coin des rues Craig et St. Laurent, et chez les principaux libraires de cette ville.